

SOPHIE NAULEAU

La Poésie  
à l'épreuve de soi

*ACTES SUD*



*[...] À la vérité, je croyais en moi, je m'étais arrogé un destin et ma tension intérieure était entretenue par un tourbillon à la fois raffiné et sauvage. Mon secret était simple : je n'avais pas le sens de la mesure. Au fond, c'est la clé de toute vitalité.*

CIORAN,  
*Solitude et destin.*



## L'ANTI-MONTE-LAIT

Le soleil se lève sur le 14 Juillet. Dans quelques heures les avions de chasse rayeront les nuages à coups de bleu blanc rouge.

Le génie de la Bastille en appelle toujours à la liberté du haut de sa colonne de bronze vert-de-gris. Nu, sa bonne étoile au front, il a brisé les chaînes du droit divin. Ses ailes déployées, il éclaire l'horizon renaissant. Pour une fois, ce n'est pas une allégorie féminine, mais un homme, tout d'or revêtu, qui prend son envol sur le monde. Ce séraphin aux cheveux dans le vent est moins angélique qu'il n'y paraît. À l'assaut du ciel de Paris, il perpétue l'élan révolutionnaire.

Enfant, le samedi, je lavais les voitures contre une pièce de dix francs dont l'avers était frappé de cet ange ailé, portant flambeau, que je prenais pour un patineur artistique.

On a changé de monnaie mais l'ardeur m'est restée.

Pas vraiment *l'ardeur au travail*, comme on le disait jadis, suivant la définition du petit

Larousse en couleur. Mais l'ardeur à vivre, comme on le dit des bateaux ardents dont les voiles lofent au souffle de la mer.

Il me fallait trouver un thème à la vingtième édition du Printemps des Poètes. Je ne crois pas aux thèmes, je crois aux mots. Je voulais une bannière fervente, vaste et exaltante. Je voulais la voix haute, l'allant, l'emportement, la vigueur, la fougue, aussi la tempête intérieure, l'étincelle silencieuse, le flamboiement intime... C'est un vers orphelin de Luis de Góngora y Argote l'Andalou qui m'a éperonnée :

*Arde le fleuve, arde la mer, fume le monde.*

Et son verbe espagnol méconnu des dictionnaires.

Du latin *ardere* : brûler, briller.

Quel plus bel emblème que cet embrasement de l'âme, ce feu sacré de la langue pour célébrer la vitalité du poème ?

Je ne parle pas de la flamme des pyromanes fous qui incendient l'azur, les arbres et le mistral. Je parle de ce brasier de sens et de sons qui enfièvrent *longtemps, longtemps, longtemps, après que les poètes ont disparu* :

*Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :  
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.*

On apprend Racine à l'école par cœur, on chantonne du Charles Trenet sans savoir qu'*après que* exige l'indicatif, et l'on sent peu à peu naître en soi cet attrait de la strophe. Grandir cette pulsation de la rime. S'enraciner ces syllabes masculines et féminines qui, selon l'humeur, s'embrassent ou pas. Cela s'entrelace dans le sang autant que dans la mémoire. Et cela bat au fond du corps, même muettement.

Dans l'ardeur, j'entends la ruade et la belle anagramme qui prédit que l'ardeur *durera* autant que les étoiles. C'est réconfortant cette énergie de la langue, ce mordant vital des mots qui jamais ne s'éteignent. C'en est même sidérant cette invulnérabilité du verbe. Non pas invincible, puisqu'il est des vocables que l'on oublie, des termes qui passent à la trappe de la modernité, mais bel et bien immortel.

Car il suffit d'entrouvrir un livre pour ranimer la parole. Les mots n'ont que faire des cimetières. Baudelaire n'est pas au Montparnasse. Musset au Père-Lachaise.

Les poètes ne meurent pas, en tout cas pas comme vous et moi – comme le disait Coco Chanel à propos de son ami Pierre Reverdy.

Pour preuve : le cœur exilé de Mahmoud Darwich s'est arrêté de battre le 9 août 2008, à la Saint-Amour aux États-Unis, et cependant ses poèmes continuent d'arpenter nos semaines.

*C'est mardi et le temps est clair, je marche  
dans une rue latérale, sous un toit  
de châtaigniers... Je marche léger léger  
comme évaporé  
de mon corps, comme si j'avais rendez-vous  
avec un poème. Je regarde ma montre,  
l'esprit ailleurs. Je parcours les pages  
de nuées lointaines  
sur lesquelles le ciel consigne  
des pensées élevées. Je feuillette  
les états de mon cœur sur les noyers : il est  
sans électricité tel un cabanon au bord de la  
mer\*.*

Avoir rendez-vous avec le poème, voilà la plus sûre des boussoles. Un seul vers peut vous sauver la vie. Une seule image vous transporter plus vite que Rosetta. Que le poète écrive *comme* ou bien *tel* et sans prévenir l'on appareille. Depuis le strapontin du métro, j'entraperçois ce cabanon abandonné et son dénuement m'émeut. Il n'est pas triste d'être dans le noir, éclairé seulement au rythme des marées. Nul besoin de métaphore alambiquée pour dire les soubresauts du cœur, l'électrocardiogramme des joies et des chagrins. Mais l'inspiration d'un poète palestinien esseulé qui livre le plus bouleversant des

\* Mahmoud Darwich, *Anthologie (1992-2005)*, traduit de l'arabe par Elias Sanbar, Babel, Actes Sud, 2009.